

## Un autre *Petit Chaperon Rouge* Le conte authentique ?

**Frédéric Dumerchat**

---

A la Mémoire de Michel Valière qui a tant oeuvré pour les contes et à celle de Pierre Fortin qui, avec Jacqueline, a tant donné à la SEFCO.

« La fille éclata de rire ; elle se savait la viande de personne. [...] Voyez ! elle dort à poings fermés dans le lit de mère-grand entre les pattes du tendre loup. »

Angela Carter, *La Compagnie des loups*, Paris, Seuil, 1997, p. 70-71.

L'histoire du *Petit Chaperon Rouge* que l'on rencontre habituellement provient du conte de Charles Perrault (1697) ou de celui des frères Jacob et Wilhelm Grimm (1812) dont la version de Perrault est très probablement à l'origine.<sup>1</sup> Depuis la fin du XVIIe siècle, on lit et entend ce récit et contemple les images qui l'accompagnent. Il a été à l'origine d'innombrables adaptations et réécritures à travers tous les supports médiatiques possibles. Mais avons-nous affaire à une narration issue d'une tradition authentiquement populaire ? Et que peut bien être un conte authentique ?

1. Charles Perrault, *Contes*, présentation, notes et guide de lecture d'Annie Collognat-Barès, Dominique Brunet et Frédéric Dronne, Paris Pocket, 2007, pp.107-116, Jacob et Wilhelm Grimm, *Contes pour les enfants de la maison*, éd. et traduction de Natacha Rimasson-Fertin, 2 t., Paris, Corti, 2009, t. I, pp. 163-168.

## Des versions poitevines

*La petite fille qui allait porter du mil à sa grand-mère (La petite felle qu'alét portâe dau méll a sa mema)*

2. Hans-Jörg Uther, *The Types of International Folktales. A Classification and Bibliography*, Helsinki, Academia Scientarum Fennica, 2011, part I, pp. 224-225. Michel Pastoureau a écrit que la bibliographie du *Petit Chaperon Rouge* était un océan, voici en tout cas des travaux qui ont été importants pour moi et que l'on ne retrouvera pas ou peu dans les notes : Alan Dundes (ed.), *Little Red Riding Hood. A Casebook*, Madison, The University of Wisconsin University Press, 1989 ; Pierre Erny, *Sur les traces du Petit Chaperon Rouge. Un itinéraire dans la forêt des contes*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; Claude de La Genardière, *Encore un conte ? Le « Petit Chaperon Rouge » à l'usage des adultes*, Paris, L'Harmattan, 1996 ; Philippe Walter, *Ma mère l'Oie. Mythologie et folklore dans les contes de fées*, Paris, Imago, 2017 ; Robert Darnton, *Le Grand Massacre des Chats. Attitudes et croyances dans l'Ancienne France*, Paris, Les Belles Lettres, 2011. Pour les contes : Michel Valière, *Le conte populaire. Approche socio-anthropologique*, Paris, Colin, 2006 (le conte a été un grand thème de sa vie de chercheur), Michèle Simonsen, *Le Conte populaire français*, Paris, PUF, 1981.

3. Sur le mil voir Gautier (Michel), Gauvrit (Dominique), Une autre Vendée. Témoignages d'une culture opprimée recueillis en Bas-Poitou, Les Sables-d'Olonne, Le Cercle d'Or, 1980, p. 41-44.

Recueilli, en poitevin, le 18 février 1981 par Bernadète Bidàude et Michel Gautier, à Rochetroux (Vendée), notre si célèbre conte-type, ATU 333 *Little Red Riding Hood*, diffère clairement de la version de Charles Perrault.<sup>2</sup> Il faudrait le citer en entier, comme tous ceux qui vont suivre, car le moindre élément y a son importance et surtout rien ne vaut de lire les contes ou de les entendre avec tout ce qui les accompagne notamment la musicalité des formulettes, mais je vais le résumer en marquant les différences avec la version de Perrault de laquelle elle reste cependant proche par plusieurs épisodes.

La petite fille n'est jamais appelée Petit Chaperon rouge, le conte est donc intitulé *La petite fille qui allait porter du mil à sa grand-mère*. Elle emmène donc un « laitage de millet » à son aïeule et il n'est pas dit que c'est à la demande de sa mère. C'était un dessert fameux qui accompagnait des moments importants notamment en Vendée jusqu'au milieu du siècle dernier.<sup>3</sup> Elle rencontre un loup, sans indication de lieu, qui lui propose de passer par le chemin le plus court, car il y en a deux. L'animal arrive plus vite, entre dans la maison de la mère-grand, la tue et « il a mis le sang dans une bouteille et il a mis de la viande dans une assiette. » Il se couche dans le lit. La fille arrive et annonce qu'elle vient apporter le laitage. Il lui demande de passer la tête dans la « raquette au milieu de la porte ». Cela indique que la porte est munie d'un vantail, d'un panneau qui s'ouvre. Je n'ai pas trouvé le mot « raquette » en poitevin, mais une raquette pouvait désigner la palette de bois pour battre le linge. Elle s'exécute en passant ses deux bras et ses deux jambes. Il lui propose ensuite de man-

ger et de boire le « vin rouge (le sang) et la viande » qui sont sur la table, ce qui ressemble fort à un repas après qu'on ait tué le porc. Ce qu'elle fait puis se couche avec lui, sur son invitation. Ensuite ce sont les formules que l'on connaît sur l'étrange physique de cette fausse mère-grand qui se terminent par : « - Ah ! Grand-mère, cette grande bouche que vous avez ! - C'est pour t'avalier ! » Et le conte se conclut par : « Tu as bu du sang de ta grand-mère, ma mignonne. Tu as bu du sang de ta grand-mère. » La première phrase était chantée par Alice Bléteau : « T'as bu dau sang de ta memae, ma megnoune ». <sup>4</sup> Jean-Loïc Le Quellec rajoute qu'Alice Bléteau précisait que : « s'il y a une chose qu'il ne faut jamais faire, c'est bien de manger sa grand-mère. ». <sup>5</sup>

### *Boudin-Boudine*

C'est au Gué-de-Velluire (Vendée encore), dans le Marais poitevin, que Geneviève Massignon a entendu, en 1958, de la bouche de Mme Panetier, 85 ans, une autre variante, que l'ethnologue intitule Boudin-Boudine. Ses parents ont tué une « gorette » (truie). Le héros, c'est donc un « petit gars » amène du boudin, il dit « dau boudin-boudine », et de la fressure à une voisine puis à sa grand-mère. La fressure est un plat longtemps renommé, en Vendée et plus largement en Poitou, fait avec des abats du porc auxquels on rajoutait pain et sang de l'animal, et on pouvait compléter avec des légumes. <sup>6</sup> On note qu'il va offrir de la nourriture provenant donc de l'abattage d'un porc. Il rencontre un loup et lui dit où il va. L'aïeule le laisse rentrer, il est question de bobinette et de chevillette, mais pas le loup qui est à ses trousses. Ce dernier essaie de pénétrer dans la maison en montrant sa patte deux fois mais la grand-mère ne tombe pas dans le piège et le chasse à coups de balai. Apeuré, le garçon retourne quand même chez lui et son père, qui vient à sa rencontre, tue la bête qui le poursuit sur le chemin. On lui fait un habit avec la peau du loup. <sup>7</sup> Il y a des emprunts au non moins célèbre conte-type ATU 123, *The Wolf and the Kids*, en France *Le Loup, la Chèvre et les Chevreaux*, dont on connaît vingt-

4. Michel Gautier, *Contes populaires de Vendée*, La Crèche, Geste, 2006, pp. 176-178 ; *Le vrai Petit Chaperon rouge et autres contes*, La Crèche, Geste, 1999.

5. *Alcool de singe et liqueur de vipère. Légendes urbaines*, Paris, Errance, 2012, p. 121.

6. Voir Gautier et Gauvrit, *op. cit.*, p. 30-33.

7. Geneviève Massignon, *De bouche à oreilles. Le conte populaire français*, Paris, Berger-Levrault, 1983, pp. 139-143.

cinq versions pour le Poitou-Charentes. Pour la même région, on en a une vingtaine pour *Le Loup et les trois Animaux dans leur Petites Maisons*, ATU 124 *Blowing the House In*, mondialisé par un dessin animé de Walt Disney (*Les Trois Petits Cochons*, 1933).<sup>8</sup>

Geneviève Massignon mentionne un autre récit voisin par son contenu, sans donner plus de précision, dont on lui a aussi fait part, non loin de là, à La Taillée (Vendée).<sup>9</sup>

### Il y en a bien d'autres proches avec des variantes

Un conte publié en 1885, par M. Légot, comporte aussi de notables divergences avec le texte canonique de Perrault. Il vient de Touraine et a d'abord été publié dans la Revue de l'Avranchin. Il est question d'une fille qui est domestique. Elle est nommée, ce qui peut être le titre du conte, « La Petite Jeannette ou Fillon-Fillette, comme qui dirait moitié fille, moitié garçon ». Il n'y a pas de loup mais « un homme bien laid, conduisant une truie » qui lui indique le chemin le plus long pour aller voir sa grand-mère qui est malade. Arrivée l'héroïne fricasse dans une poêle (encore la gastronomie du goret) le sang de sa grand-mère à la demande de l'homme qui a assassiné cette dernière et pris place dans le lit. Mais des voix, comme celles d'anges, lui enjoignent de ne pas manger, ce qu'elle fait. Elle s'allonge dans le lit d'où elle s'enfuit après avoir trouvé bien surprenant le physique de l'aïeule et prétexté vouloir satisfaire une envie pressante. Une fois dehors, elle coupe un fil de laine auquel l'homme l'avait liée et s'échappe. Elle est sauvée par des laveuses qui tendent un drap pour la faire passer sur une rivière, ce que ne réussit pas à faire l'homme (qui est aussi nommé « diable » et « monstre ») et sa truie qui la poursuivent et qui se noient.<sup>10</sup>

10. Voir *Mélieuse*, t. IX, pp. 90-91.

Le loup et l'enfant a été recueilli par Jean-François Bladé de la bouche de Louis Lacoste dans le Gers (à Pergain-Taillac). Ce grand folkloriste écrit que le conte est très répandu en Gascogne et en Agenais. Le héros est un enfant de cinq ans qui va voir sa tante malgré les avertissements de sa mère. Dans les bois, il rencontre le loup... déguisé

en curé. Ce dernier tue et mange la tante qui vit dans une « petite métairie » après qu'elle lui ait dit : « Tire la cordelette, et le loquet se lèvera. » Il ne laisse qu'un « verre de sang » de la femme. Le neveu arrivé, le loup l'invite à le boire. Il se met au lit avec cette tante dont il trouve le corps bien étrange puis « le Loup étrangla l'enfant, et le mangea. ».<sup>11</sup>

On perçoit dans ces contes le schéma narratif de Perrault que l'on va retrouver et que je vais rappeler : la mère (mandatrice) qui envoie (éloignement) sa petite fille au chaperon rouge chez sa mère-grand avec de la nourriture (galette et petit pot de beurre), la rencontre avec le loup (agresseur) dans le bois, qui ne la mange pas car il y a des bûcherons, le chemin que le carnivore prend car il est plus court, la formule pour entrer dans la maison isolée (épreuve), « Tire la chevillette et la bobinette cherra » (la bobinette étant un loquet maintenu par une cheville), le déshabillage de la petite fille qui monte dans le lit où se trouve le loup et les paroles sur son corps bien particulier, l'héroïne se fait manger par la bête. Mais dans les versions que l'on vient de découvrir, on peut trouver un garçon, pas de chaperon rouge, pas de nourriture amenée, d'autres personnes que la mère, la grand-mère ou le loup, et surtout un repas cannibale lié à la cuisine du porc. Tout ceci laisse percevoir une autre histoire.

Eloignons-nous encore géographiquement du Poitou et retrouvons épisodes et motifs qui ne doivent rien à la version de Perrault.

Achille Millien, grand folkloriste du Nivernais et du Morvan, a collecté dix versions de notre conte dont six fragments. En voici trois nommées *Le Petit Chaperon Rouge*, récoltées dans la Nièvre et publiées en 1887 pour les deux premières. Dans la première version, contée par Marie Rougelot (de Murlin), une petite fille, à la demande de sa mère, part porter un petit pain à sa grand-mère. Elle rencontre le loup qui lui fait choisir entre le chemin des aiguilles et celui des épingles. Elle perd du temps en ramassant des aiguilles dans celui qu'elle a pris. Arrivée, elle va manger le corps de sa grand-mère sur l'injonction de la bête qui a découpé cette dernière en morceaux et a récupéré son sang. Et ce malgré les injonctions d'un chat qui

11. *Contes Populaires de la Gascogne*, Paris, Maisonneuve, 1886, t. III, pp. 189-191.

lui dit qu'elle consomme son aïeule : « Tu bois, tu manges le sang de ta grand, mon enfant ! » Le loup lui demande ensuite de jeter tous ses habits au feu, l'un après l'autre (une sorte de « strip-tease » que l'on retrouve dans les versions qui nous intéressent) avant de la rejoindre au lit et de la dévorer après le dialogue que l'on retrouve dans Perrault. Dans la seconde, qu'il tient de François Briffault (de Montigny-aux-Amognes), il est question d'un « bzou », c'est à dire d'un loup-garou. Notre héroïne, une petite fille, apporte « un pain tout chaud et une bouteille de lait » à sa mère-grand. Elle prend aussi le chemin des aiguilles et arrive après le « bzou » qui a tué l'aïeule. Elle mange la chair et boit le sang de cette dernière alors qu'elle a également été prévenue par une chatte : « Pue, salope ! Qui mange la chair et boit le sang de sa grand ! » Elle se déshabille, s'installe dans le lit puis s'évade, demandant à s'absenter, on retrouve le fil de laine, et échappe au « bzou » en courant se réfugier chez sa mère. La troisième est due à Pierre Hisquin (né en 1831), informateur de Dompierre-sur-Nièvre. A la demande de sa mère, une fille va porter pot de beurre et galette à sa grand-mère. Le loup surgit et lui demande de choisir un chemin. C'est de nouveau le chemin des aiguilles pendant que la bête prend celui des épingles. Cette dernière tue l'aïeule qu'elle met en morceaux dans la maie avec son sang. Malgré encore l'avertissement d'un chat qui est dans le four, elle mange sa grand-mère. Après son déshabillage, elle monte dans le lit et le loup la dévore après les paroles que l'on trouve dans Perrault.<sup>12</sup>

12. *Contes de Bourgogne*, choix et présentation de Françoise Morvan, Rennes, Ouest-France, 2008, pp. 60-64 ; *Contes inédits du Nivernais et du Morvan*, éd. établie et postfacée par Jacques Branchu, Paris, Corti, pp. 123-125.

Le folkloriste Victor Smith avait recueilli *La Fille et le Loup*, en 1874, de la conteuse et chanteuse Nannette Lévesque originaire de Sainte-Eulalie en Ardèche (Vivarais). Il avait recueilli quatre autres versions du *Petit Chaperon rouge*. Une petite fille « affermée dans une maison pour garder deux vaches » part apporter du fromage et un petit pain à sa mère, à la demande de son « maître ». Elle rencontre le loup qui lui demande quelle direction elle va prendre. Ce sera « du côté de les épingles » et lui « du côté de les aiguilles ». Arrivé le premier, il dévore la moitié de la mère et fait cuire le reste. Dans la maison, elle rentre par la « tricolète », une clavette c'est à dire une cheville ou un clou

entre deux pièces de bois (pour fenêtre ou porte), encore l'indication d'un très minime passage. L'animal étendu dans le lit veut lui faire manger sa mère et boire son sang, ce que lui annonce un oiseau, elle obtempère. Couchée avec la bête, celle-ci en fait son repas, après quelques paroles sur l'étrangeté de son corps, ressemblant à celles que Perrault prête au Chaperon rouge dans son conte.<sup>13</sup>

Dans *Le conte du Chaperon rouge* d'Henri Pourrat (1948), dans un récit où il a mélangé deux contes traditionnels du Forez et de Haute-Loire, une petite fille a un « bonnet d'écarlate ». Dans les bois, elle doit choisir entre le chemin des « épinettes », plus facile, et celui des « pierrettes » qu'elle emprunte, tandis que sa grand-mère continue par l'autre qui est plus court mais le loup, une « bête pelue », qu'elle rencontre, en fait autant. Arrivée à la maison de la mère-grand, le carnivore est couché et a mis « ce qui reste de la grand-mère » dans un petit pot, un « bichet », et son sang dans un autre. Il lui conseille de manger et de boire. Le chat, qui parle, interpelle notre Chaperon rouge sur le fait que c'est son aïeule qu'elle va manger et dont elle va boire le sang. Elle va dans le lit et le loup la dévore également après un dialogue proche de celui du conte de Perrault à propos de son curieux physique. Mais son parrain, qui est bûcheron, la délivrera en la faisant sortir du ventre de la bête qu'il tue d'un coup de hache.<sup>14</sup>

On trouve *La petite et le loup* (1947), un conte de la Haute-Loire remontant au XIXe siècle, dans un livre d'Ulysse Rouchon. Une femme et sa fille ont ramassé du bois dans la forêt. Pour rentrer chez elle, la mère passe par le chemin des « espionnettes », plus court, et la fille par celui des « aiguillettes ». Un loup les avait entendues et mange la mère. Arrivée chez elle, elle entre sur le conseil du loup, qui est dans le lit : « Passe de la chatouneyre (chatière) que la poule noire y a bien passé. - Ah, mère, j'ai passé mes pieds, le reste y passera bien aussi. Ca va bien. » Invitée à manger et à boire chair et sang, un chat lui signale aussi qu'il s'agit du corps de sa mère. Au lit avec l'animal, ce dernier en fait son second repas, après qu'elle se soit montrée de plus en plus surprise de la personne qu'elle découvrait.<sup>15</sup>

En 1980, à Paulinet (Tarn), Germaine Avérous raconte à Daniel Loddio *Le chemin des petites épingles* mais il n'y

13. Marie-Louise Tenèze et Georges Delarue (éd.), *Nannette Lévesque conteuse et chanteuse du pays des sources de la Loire. La collecte de Victor Smith 1871-1876*, Paris, Gallimard, 2000, pp. 99-111.

14. *Contes du vieux ... vieux temps*, Paris, Folio, 1970, pp. 95-101 ; commentaire sur ce conte : voir Bernadette Bricout, *Le savoir et la Saveur. Henri Pourrat et le Trésor des contes*, Paris, Gallimard, 1992, pp. 304-328.

15. *Contes et légendes de la Haute-Loire. Velay-Brivadois-Pays de Saugues*, Moulins, Crépin-Leblond, 1947, pp. 17-18 ; à l'origine de ce conte il y a la collecte de Victor Smith dans les années 1870. Voir Tenèze, *op. cit.*, p. 102 ; son informatrice était sœur Hypolyte Chauchat.

16. *Contes e racontes d'Albigés. Anthologie du conte populaire occitan en Midi-Pyrénées*, Cordes, CORDAE/La Talvera, 2014, pp. 254-256.

17. *Contes populaires du Dauphiné*, Grenoble, Glénat, 1991, t. I, pp. 285-298.

18. Voir notamment Marc Soriano, *Les Contes de Perrault. Culture savante et traditions populaires*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 79-87, Shopaei Kaween (Christine), « Rotkäpchen (Arn Th 333) », dans Wilhelm Brednich (dir.), *Enzyklopädie des Märchens*, Berlin/New York, de Gruyter, 11, 2004, col. 854-868 ; Catherine Velay-Vallantin, « Le miroir des contes. Perrault dans les Bibliothèques bleues », dans Roger Chartier, *Les usages de l'imprimé (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Fayard, 1987, pp. 129-185 ; voir pp. 19-136.

a que le personnage d'une tante, à la place de la grand-mère, et le nom de ce chemin que l'on ne trouve pas dans la version de Perrault.<sup>16</sup>

Le remarquable collecteur qu'a été Charles Joisten avait trouvé vingt-six versions de notre conte dans les Hautes-Alpes (Dauphiné), entre 1951 et 1953 (à l'exception de la mention d'un ouvrage de 1913 et d'une version en 1959) dont trois qu'il n'a pas notées. Quant aux motifs et épisodes on note le repas cannibale dans neuf d'entre elles, les chemins nommés « des épingles » et « des aiguilles » dans douze, une ficelle ou une corde à laquelle est liée la fille dans cinq et l'envie qu'elle a, pour s'échapper, de faire ses besoins dans six.<sup>17</sup>

Même s'ils lui ont fait des emprunts, ce qui s'explique facilement par sa forte diffusion écrite et imagée dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, nos contes oraux, même s'ils ne se ressemblent pas tous car il n'y a pas de contes sans variantes, présentent donc des différences notables avec celui de Perrault. On repère des épisodes tout à fait particuliers : l'entrée très étroite dans la maison, la dévoration de la grand-mère, les animaux-auxiliaires qui tentent d'aider en dissuadant l'héroïne de passer à l'acte, l'agresseur-loup qui n'est pas toujours un animal, le fil qui la relie à lui, les noms des deux chemins et la variété des différents personnages.

## Un conte merveilleux

*Le Petit Chaperon Rouge* est classé comme conte merveilleux, rappelons-le, et pas dans la catégorie des contes d'animaux même si le loup a pris une très grande importance à partir de Perrault et des frères Grimm et si ce même animal est le héros, le plus souvent ridiculisé et n'arrivant pas à ses fins, d'un grand nombre de contes relevant du second ensemble.

De qui Perrault tient-il *Le Petit Chaperon rouge* et ses autres contes ? On ne pas le peut dire précisément. Mais on sait sûrement que ce sont bien des contes populaires qu'il a transcrit.<sup>18</sup> C'est plus clair pour les frères Grimm qui ont eu deux informatrices cultivées d'un milieu où on



parlait français et qui étaient issues d'une famille émi-grée huguenote venant du Dauphiné. Une de leurs deux versions est très proche de celle de Charles Perrault et on peut estimer qu'elle en découle, sinon pour l'épilogue qui se termine en *happy end* où un chasseur tue le loup et lui ouvre le ventre d'où sortent petite fille et grand-mère. C'est ce conte qui a été le plus diffusé dans le monde anglo-saxon et nordique. Le deuxième est atypique et se rapproche plus d'un conte d'animaux, le loup finissant noyé dans une cuve.<sup>19</sup>

Pour la région Poitou-Charentes-Vendée, je ne connais que sept versions du conte dont trois livresques, je viens d'en citer deux, trois autres reprennent Perrault. On peut les entendre sur le site du CERDO (Maison des Cultures de Pays, Parthenay) comme celle, qui suit Perrault, dite par Evelyne Sireau en 1972, à La Forêt-sur-Sèvre (Deux-Sèvres).<sup>20</sup> Une dernière a été notée par le psychiatre Henri Ellenberger lors de son travail dans la Vienne dans les années 1930, c'est celle de Perrault, mais on y trouve un chemin des épingles et un autre des aiguilles.<sup>21</sup> Le conte Perrault a été massivement diffusé par le texte très souvent agrémenté d'illustrations à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il a été souvent remanié. En France au XIX<sup>e</sup> siècle, la Bibliothèque bleue puis l'École, il faisait partie des lectures proposées à partir de 1888, ont joué un rôle important dans sa diffusion jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>22</sup> Ensuite d'innombrables éditions de livres pour enfants, des images, des publicités, des dessins animés, des bande-dessinées, des films, séries, téléfilms, produits dérivés et jeux vidéo ont perpétué, sans interruption, sa propagation mondiale. Au-delà du conte, le Petit Chaperon rouge est devenu un personnage emblématique.

En France, et je pense en Europe, on ne connaît pas d'antécédent écrit de notre conte avant Perrault. Une exception cependant. Au XI<sup>e</sup> siècle, Egbert de Liège, qui se présente comme un « écolâtre » au service de l'évêque, est l'auteur d'un *exemplum* (récit moral chrétien pouvant avoir fréquemment pour origine une histoire « populaire ») : *La petite fille épargnée par les louveteaux*. Une petite fille de cinq ans, vêtue d'une robe rouge qui lui avait été donnée par son parrain à son baptême, est enlevée par un loup

19. *Op. cit.*, t. I, pp. 498-499.

20. <https://www.metive.org/cerdo.html>, on peut aussi y trouver un travail sur les contes picto-charenatis réalisé par Aurélie Meslin, sans oublier celui effectué par Stéphanie Coulais, Jean-Louis Neveu et Dominique Simonnet.

21. « Documents de littérature orale du Poitou (recueillis en 1934-1939) », *Arts et traditions populaires*, 8, 1960, pp. 128-129.

22. Voir Velay-Vallantin, *op. cit.*

23. Jacques Berlioz, « La petite fille épargnée par les louveteaux », dans J. Berlioz, Claude Brémond et Velay-Vallantin (dir.), *Formes médiévales du conte merveilleux*, Paris, Stock, 1989, pp. 133-139.

24. Voir Esope, *Fables*, traduites, présentées et commentées par Jacques Lacarrière, Paris, Albin Michel, 2003, pp.138-139.

25. Paul Delarue, Marie-Louise Tenèze, *Le Conte populaire français*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997, t. I, pp. 373-383.

26. Dans Erny, *op cit.*, pp. 38-43. Il cite également d'autres contes. Voir aussi Fabienne Morel, Gilles Bizouerne, Julia Wauters, postface de Nicole Belmont, *Les histoires du Petit Chaperon rouge racontées dans le monde*, Paris, Syros, 2008

mais épargnée, grâce à une intervention divine, par les louveteaux. «Ce que je rapporte, les paysans savent le dire avec moi » écrit-il au début.<sup>23</sup> Quelques proximités mais beaucoup de distance par rapport à nos petits chaperons rouges. La même que l'on peut constater entre les fables d'Esope *Le loup et la vieille femme* et *Le loup et l'agneau* sensées être à l'origine du conte *Le Loup, la Chèvre et les Chevreaux*.<sup>24</sup>

Revenons à nos contes atypiques par rapport aux versions Perrault-Grimm. Paul Delarue, avec la collaboration de Marie-Louise Tenèze, dans leur indispensable catalogue du *Conte populaire français* les avaient mis en évidence.<sup>25</sup> Sur les trente-cinq contes qu'il retient pour le Chaperon rouge, vingt versions orales ne doivent rien à l'imprimé, c'est à dire à Perrault, deux tout à ce dernier et une douzaine sont des récits mixtes. Pour ceux qui nous intéressent, il note qu'on les trouve aussi en Italie et au Tyrol. On voit que géographiquement nos récits conservés sont très localisés. Il faut donc préciser qu'y ont été collectés d'autres contes éloignés de Perrault mais qui ne sont pas non plus similaires à ceux qui nous préoccupent ici. Cependant ils présentent bien des points communs évidents. Ainsi dans une version du Tyrol italien, éditée en 1867, il est question de deux chemins, celui des « épines » et celui des « pierres » et du Petit Chaperon rouge qui mange sa grand-mère sans le savoir, avec un long dialogue, et qui se fait dévorer par un ogre. Les agresseurs sont souvent des ogres ou des ogresses. Dans un autre, 1905, de la même région, on retrouve une corde qui retient une petite fille orpheline, la fuite et le passage d'une rivière pendant que sa grand-mère, qui est en fait une « femme sauvage », une ogresse, se noie. Dans une longue version recueillie dans les Abruzzes, 1888, la petite fille réalise tout un long parcours semé d'obstacles jusqu'à la maison de sa grand-mère qui est aussi une ogresse. Elle réussira à fuir.<sup>26</sup>

Delarue ne sait pas vraiment que faire du motif des chemins et de l'épisode du repas cannibale avec tout ce qu'il comporte. Il tente aussi une géographie française, des Alpes au Bassin de la Loire, de notre conte « atypique » mais l'exercice est risqué car nous sommes trop tribu-

taires de ce qui a pu parvenir à l'écrit et les versions ne sont pas toutes concentrées dans cet espace. Remarquons également que l'on dispose d'assez peu de versions de ce conte merveilleux, surtout si on le compare à d'autres. A sa suite, Josiane Bru retient uniquement ces contes du *Petit Chaperon rouge* dans son récent catalogue des contes merveilleux français, supplément à celui de Delarue et Marie-Louise Tenèze, citant comme exemple de conte-type celui d'Alice Bléteau.<sup>27</sup>

## Yvonne Verdier

Il a fallu attendre l'article, que l'on peut considérer comme fondamental pour ce sujet et mon propos, de l'ethnologue Yvonne Verdier qui avait remarqué qu'il existait donc en France, dans plusieurs régions, ces versions du *Petit Chaperon rouge* recueillies aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.<sup>28</sup>

Yvonne Verdier avait réalisé un long travail ethnographique collectif à Minot (Côte-d'Or, Bourgogne) qui devait déboucher sur un grand livre, *Façons de dire, façons de faire*, basé sur l'étude méticuleuse des fonctions pratiques et symboliques de la couture, de la lessive et de la cuisine pour les femmes dans les communautés rurales.<sup>29</sup> Il y a un rapport direct entre ce sujet et ses hypothèses sur le conte du *Petit Chaperon rouge*.

On trouve donc dans ces histoires, comme dans celle d'Alice Bléteau qui m'a servi de point de départ, l'épisode de la consommation du corps de la grand-mère par la fille, que l'on peut considérer comme capital. Yvonne Verdier fait également remarquer, à ce propos, que l'on peut assimiler la tuerie et la préparation de la mère-grand à celle du porc, qui était un moment très important, un véritable sacrifice, dans les sociétés rurales et que l'on connaît bien en Poitou-Charentes. Ce qui me semble tout à fait justifié quand on pense à tout son cérémonial lors de l'entrée dans l'hiver, à la répartition des rôles masculins, c'est toujours un homme qui tue, le père de famille, le « tueur », un boucher dont on sait la traditionnelle mauvaise réputation de cruauté et de violence qu'il a eu, et féminins, les femmes recueillant tout de suite le sang et préparant

27. *Le Conte populaire français. Contes merveilleux. Supplément au Catalogue de Paul Delarue et Marie-Louise Tenèze*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2017, pp. 22-226.

28. *Le Petit Chaperon rouge dans la tradition orale* [1978], Paris, Allia, 2007.

29. *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979. Voir aussi « La Femme qui aide et la laveuse », *L'Homme*, vol. 16, n° 2, 1978, pp. 103-128 ; *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995 ; Claude Macherel, Daniel Fabre, « Yvonne Verdier (1941-1989) », *Ethnologie française*, XIX, 4, 1989, pp. 382-385.

30. Albertine Cadet-Hémond, Yvette Renaud, *Le goret, en vous respectant ... Tradition en Poitou et Charentes. Vie, mort et cuisine du cochon*, La Couronne, CDDP de la Charente-SEFCO, 2001, pp. 85-142 ; Gautier et Gauvrit, *op. cit.*, pp. 30-33, Claudie Fabre-Vassas, *La bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 19-28 et 289-325 ; Michel Pastoureau, *Le Cochon. Histoire d'un cousin mal aimé*, Paris, Gallimard, 2009, pp. 52-67.

31. Gautier, *op. cit.*, pp. 140-143, conte recueilli le 12 mars 1986 auprès de Malvina Roirand ; Uther, *op. cit.*, p. 389.

immédiatement tous les morceaux (car tout est bon ...) les agrémentant de plaisanteries sexuelles sur les boudins. Le « tabou » des règles, important pour tout ce qui touchait nourriture et boisson, leur interdisait de participer à ces moments. C'était également un moment d'entraide et de don de nourriture avec voisins, amis et famille.<sup>30</sup> Dans nos contes, c'est le loup qui fait tout. A ce sujet on sait que les contes merveilleux ne sont pas avares en cruautés diverses notamment parentales où le cannibalisme n'est pas absent. Dans les *Contes populaires de Vendée*, pour citer un exemple, un conte bien connu par ailleurs Le petit oiseau blanc nous relate comment une mère tue son petit garçon pour le donner à manger à son mari qui est un ogre. Une « dame blanche » demandera à sa sœur de ramasser ses os et le petit garçon reviendra sous la forme d'un petit oiseau blanc qui chantait : « Ma mère m'a tué, mon père m'a mangé (titre du conte-type en français), ma petite soeur m'a ramassé ... » C'est le conte-type 720 *My Mother Slew me ; My Father Ate Me*.<sup>31</sup>

On découvre également l'entrée délicate dans la maison à travers un passage peu évident ; ce qui peut s'assimiler, après l'utilisation d'un chemin particulier, à une autre cérémonie : un véritable parcours initiatique pour la fille, une seconde naissance. La situation finale peut être parfois heureuse pour la petite fille qui échappe au carnassier. Ce dernier peut aussi plutôt ressembler à un homme « sauvage ». Quant aux épingles et aux aiguilles, Yvonne Verdier démontre qu'il n'y a pas de hasard là non plus. Les premières sont traditionnellement associées aux jeunes filles, elles jouent souvent un rôle dans des rites des traditions populaires, y compris en Poitou-Charentes, concernant la recherche d'un mari. Les secondes aux femmes par toute une série de savoir-faire et de paroles. Pour Yvonne Verdier cette histoire est celle du passage de la petite fille à la puberté, ce qui est souligné par la consommation de la grand-mère qu'elle va remplacer dans son destin de femme. Le sang et la rencontre avec le loup/homme en sont des marqueurs. Autour de l'entrée souvent très difficile dans la maison de l'aïeule, que l'on ne trouve pas toujours, Bernadette Bricout rattache également ces contes aux rituels et aux péripéties du mariage

dans les communautés rurales notamment avec ces obstacles que l'on mettait sur le parcours de la mariée, le chemin qu'elle devait prendre, l'arrivée dans la nouvelle maison. Marie-Louise Tenèze y décèle une naissance inversée dans un cycle vie-mort entre la fille pubère, qui pénètre dans un Autre monde-le monde des morts, la femme féconde et la grand-mère ménopausée.<sup>32</sup>

Il y avait pour les femmes un langage des coiffes et plus globalement un code vestimentaire évoluant selon les âges. Pour notre région Nicole Morin, Michel Gautier et le vécru d'Adeline Geaudrolet dans le beau livre de Michel Valière, qui lui a laissé la parole, nous dévoilent ces rites, avec tous leurs codes, qui encadraient les existences des femmes et des hommes.<sup>33</sup> Le récit de la poitevine Adeline Geaudrolet (un nom d'emprunt) qui eut une vie très difficile et qui a traversé le XX<sup>e</sup> siècle (elle avait 4 ans en 1914) nous livre bien des éléments. Quelques exemples. La communion qui indiquait qu'une fille était devenue « une vraie jeune fille », le père les emmenait acheter une belle coiffe, et « les gars savaient que ces jeunes filles pouvaient se marier ... » la préparation des boudins quand on avait tué le porc et qu'on appelait, entre femmes, « tous les cocus du pays : un tel, un tel ... » Elle signale le dicton connu en Poitou-Charentes : « J'ai vu péter le loup sur la pierre de bois ! » qui indique qu'une jeune fille a perdu sa virginité et qui relie le loup à la sexualité.<sup>34</sup> On en retrouve d'autres proches : « elle a vu le loup », être enceinte ou aussi avoir perdu sa virginité, « danser le branle du loup », pour une jeune fille avoir des relations sexuelles.<sup>35</sup>

Des motifs et des épisodes que l'on pouvait considérer comme indignes d'intérêt et terrifiants prennent sens. L'analyse d'Yvonne Verdier, et que l'on doit compléter avec celles de Bernadette Bricout et Marie-Louise Tenèze, à laquelle je renvoie, est encore plus riche.

## Interprétations

Si l'on suit Delarue et Yvonne Verdier, Perrault a pu faire un tri, à partir d'une version réellement populaire, ce qu'il a réalisé pour d'autres de « ses » contes. Il a éliminé des

32. Bricout, *La clé des conte*, Paris, Seuil, 2005, pp. 77-111 ; Tenèze, *Nannette Levesque ...*, *op. cit.*, pp. 102-111.

33. Nicole Morin, *Mari & femme autrefois en Poitou*, Poitiers, Brissaud, 1994 ; Gautier, *Amours d'autrefois. Rites de fréquentations amoureuses en Vendée, avant le mariage*, La Crèche, Geste, 1998 ; Valière, *Adeline Geaudrolet. Amours paysannes. Récit d'une vie de Galerne*, Mémoires recueillies et présentés par Michel Valière avec la collaboration d'isabelle Laurent, La Crèche, Geste, 2004 ; Martine Segalen, *Amours et mariages dans l'Ancienne France*, Paris, Berger-Levrault, 1981.

34. *Op. cit.*, pp. 58, 133-134, 190.

35. Voir Frédéric Dumerchaat, Claude Riboullault, *Le Loup en Poitou*, La Crèche, La Geste, 2018, p. 164.

motifs sans doute jugés trop cruels et trop absurdes que Delarue ou Marc Soriano, auteur d'un important livre sur Perrault, ont trouvé également hors-sujet par rapport au conte. Mais dans un conte, comme dans un mythe, une légende ou une rumeur, il n'est pas possible de retirer des épisodes et des motifs. Si on explique, on doit le faire avec tout et toutes les versions. En réintégrant ce qui avait été éliminé, et notamment cet « incroyable » repas cannibale, les noms des deux chemins et l'entrée très particulière dans la maison, l'histoire a une autre cohérence et une autre signification que le simple avertissement moral, se méfier des séducteurs, qui conclut la version Perrault.

Perrault fait œuvre littéraire et moralise comme Jean de La Fontaine, il ne faut pas l'oublier, il n'était pas folkloriste ou ethnologue avant l'heure. Il initie une mode qui eut du succès pendant les premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle est particulièrement illustrée par Mesdames d'Aulnoy et de Beaumont qui composeront nombre de contes littéraires, les traditionnels qu'elles reprennent sont très peu nombreux. Leurs successeurs sont très nombreux jusqu'à nos jours. Il est donc très probable que Perrault ait changé et adapté ce qu'il avait entendu mais, on vient largement de le voir, il y a bien des variantes, comme c'est habituel pour tous les contes. Il pouvait y en avoir aussi à son époque. Il n'est pas du tout sûr, par exemple, qu'il ait inventé le petit pot de beurre et le chaperon rouge, ni la chevillette et la bobinette qui appartenaient déjà à un vocabulaire désuet à son époque. Michel Pastoureau met en évidence que la couleur rouge, qui est très polysémique, n'est pas due au hasard.<sup>36</sup> En tout cas à travers ce conte littérisé, Perrault a laissé une marque personnelle indélébile, sa moralité avec sa fin célèbre où il met en garde contre les loups qui endossent le rôle de séducteurs dont les jeunes filles doivent se méfier. Elle est à l'origine de l'érotisation de l'histoire jusqu'à nos jours.

36. *Rouge. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2019, pp. 140-146.

Les versions qui nous intéressent ici nous parlent de la condition des femmes dans le monde rural, où elles sont entièrement enracinées, de la rivalité entre générations (fréquente dans les contes), et de l'accession initiatique à la puberté. Le loup est l'agresseur inévitable dans le parcours de la petite fille qui va devenir grande et il a du mal

à cacher qu'il n'est qu'un dangereux initiateur masculin. C'est bien le Chaperon rouge qui est l'héroïne.

Dans le domaine masculin, le personnage de contes dont le héros est Jean le Sot (il a d'autres noms), bien connu en Poitou, représente celui qui ne peut pas rentrer dans l'institution du mariage et l'ethnologue Daniel Fabre, dans un livre posthume, montre bien, en partant notamment de son expérience personnelle, tout ce qu'il y avait encore, il n'y a pas si longtemps, d'expériences initiatiques pour les jeunes villageois.<sup>37</sup> Devenir fille ou garçon, Fabre trace deux routes différentes dans les sociétés rurales, celle des fille étant liée au corps, celle des garçons à une transgression des limites entre le domestique et le sauvage, les vivants et les morts. Mais on s'est aperçu que notre Chaperon rouge n'hésitait pas à prendre le second parcours.

Récit apparemment simple, un conte n'est jamais facile à expliquer. Il y a plusieurs niveaux : social avec le monde rural dans lequel baigne les versions retenues ici, psychologique, et on le perçoit, une dimension que l'on peut qualifier de mythique. Un conte populaire est un palimpseste de strates mémorielles. Ce sont uniquement ceux de Perrault et des frères Grimm dont on s'est servi sur le plan psychologique et on peut émettre des réserves importantes sur cette utilisation, sans en nier des pertinences.<sup>38</sup> Dans la même optique, Carlo Ginzburg et Claude Gaignebet ont montré que l'analyse de Sigmund Freud sur son fameux « homme aux loups », qui n'a jamais été guéri, témoignait d'une méconnaissance totale du folklore russe qui aurait permis à Freud de bien mieux comprendre le rêve et l'histoire de Sergueï Pankejeff.<sup>39</sup> Le problème central posé par ces explications c'est d'abord leur matériau : quels contes utilisent-elles ? Et leur intemporalité, le fait de ne pas les restituer dans les cultures d'où elles proviennent, qui est la première chose à entreprendre. De même peut-on être certain de la pérennité à travers les siècles et les sociétés de l'éternité de leurs présupposés psychologiques.

C'est la problématique que l'on retrouve avec Jack Zipes, abondamment repris, qui fait de notre *Chaperon rouge* uniquement une histoire de viol fruit de la domination

37. Virginie Chardenet, *Destins de garçon. En marge du merveilleux : Jean le Sot et ses avatars*, Paris, Corti, 2010, Fabre, *L'invisible initiation*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2019.

38. Voir par ex. Pierre Rodriguez, « L'éveil des sens dans le Petit chaperon rouge », *Littérature*, 1982, 47, pp. 41-51.

39. Sigmund Freud, *L'homme aux loups. D'une histoire de névrose infantile*, Paris, Payot, 2010 [1918] ; Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989, pp. 209-221 ; Claude Gaignebet, « Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les savants », dans Jean Poirier (dir.), *Histoire des mœurs*, Paris, Folio, 2002, t. II, pp. 1056-1061.



40. *The Trials and Tribulations of Little Red Riding Hood*, New York, Routledge, 1993.

41. Vladimir Ia. Propp, *Les racines historiques du conte merveilleux*, Paris, Gallimard, 1983 ; Arnold Van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, Picard, 2011.

42. Nicole Belmont, *Poétique du conte. Essai sur le conte de tradition orale*, Paris, Gallimard, 1999, p. 63.

masculine représenté par l'homme de pouvoir et de lettres que fut Perrault.<sup>40</sup> Que ce conte parle de genre, c'est une certitude, on peut même dire qu'il ne parle que de cela. Que l'on puisse le réduire à une histoire de viol sans le contextualiser historiquement dans les communautés dont il est issu, c'en est une autre. D'autant plus que guette le danger de prendre pour conte son exploitation érotico-pornographique de notre époque, elle a commencé par l'image, au moins, au début du XX<sup>e</sup> siècle. Je rajouterai qu'il existe des divergences dans cette érotisation, il me semble que le célèbre dessin animé de Tex Avery (*Les Deux Chaperons rouges*, 1949) comme la reprise du conte par Angela Carter, que je cite en exergue, en sont de bons détournements. Dans ce type de rationalisation, où l'idéologie est présente, on pourrait aussi décider que le conte que j'évoquais plus haut témoigne du cannibalisme parental.

Nous avons affaire ici à l'écho très lointain d'un rite de passage, si l'on suit Arnold Van Gennep et Vladimir Propp.<sup>41</sup> Il y a la séparation avec le monde des hommes, l'entrée dans la forêt, la marge avec la « cérémonie » de la maison de la grand-mère et, quand cela se passe bien, le retour dans la société. Nicole Belmont fait remarquer que si les contes merveilleux ne sont pas des mythes, ils ont constitué une résistance à la christianisation en véhiculant des messages « mythiques » qui échappaient à l'Eglise.<sup>42</sup> Je rajouterai qu'il bien sûr au fil des siècles ils ne pouvaient plus être compris, peu à peu coupés de tous leurs environnements matériel et culturel. La parole qui véhicule le conte n'est pas intemporelle et s'il comporte des invariants sur la longue durée, il évolue au cœur des sociétés où il circule.

Cette perspective historique, qui est la mienne, n'enlève en rien aux pertinences des autres explications. On a besoin de tous pour étudier et parler des contes et comme le conte lui-même c'est un travail qu'il faut sans cesse reformuler.



## Authentique ?

Même si l'on sait que l'oralité peut conserver des récits sur de très longues durées, on ne peut savoir si les versions orales de nos contes sont très anciennes ni si celle de Perrault n'existait pas aussi bien avant lui. On peut bien sûr le penser, c'est mon cas, car les contes qui nous ont intéressés véhiculent un noyau mythique avec des épisodes et des motifs qui remontent bien plus loin que le XIX<sup>e</sup> siècle. Ils évoquent des récits et peut-être des pratiques disparues depuis bien longtemps et qui ne continuaient leur voyages que dans les paroles de conteuses et conteurs qui les transformaient à travers les époques. On a pu constater que l'on a essentiellement rencontré des conteuses et beaucoup de chercheuses pour notre *Petit Chaperon Rouge*.

En tout cas il n'est pas possible d'affirmer que Perrault ait inventé le *Petit Chaperon Rouge*. La généalogie du conte est complexe, et toujours sujet à débat, on ne peut vraiment rapprocher les versions européennes que de contes africains et surtout asiatiques que l'on trouve en Chine, Corée et Japon. Il y est question le plus souvent d'une mère ou d'une grand-mère qui partent et d'un félin (ou d'un « démon »), en général un tigre, qui mange cette dernière et qui tente et ne réussit pas à dévorer les enfants restés à la maison, ces derniers se montrant bien plus malins que lui. Ces contes sont bien plus proches de *La Chèvre*, *le Loup* et *les Chevreaux*. La tentative de Jamie Fehrani, utilisant la phylogénétique pour remonter à l'origine du conte, est intéressante mais il a réuni trop peu de versions et amalgame des récits qui n'ont pas obligatoirement affaire entre eux.<sup>43</sup>

En tout cas c'est le récit de Perrault et celui des Grimm qui sont devenus authentiques avant de connaître une énorme diffusion à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Repris, bricolés, parodiés, étudiés à foison, leur fortune a été immense. À côté d'elles nos versions apparaissent comme résiduelles n'intéressant plus que des chercheurs ou des amateurs de contes. Rumeurs et légendes actuelles peuvent nous permettre de repérer des continuations à travers le temps mais aussi beaucoup de disparitions et, heureusement,

43. Jamshid J. Tehrani, *The Phylogeny of Little Red Riding Hood*, 2013, <http://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0078871>.

de nouveautés continues. Notre époque est traversée par plein d'histoires mais elles se racontent autrement. Un conte peut mourir et je ne pense pas que celui-ci va ressusciter. Il témoigne d'un univers qui n'existe plus. Celui de « pays de sauvages » et de « folles croyances » comme nombre d'urbains et beaucoup de gens des différents pouvoirs voyaient le monde paysan français qui commençait à disparaître entre 1870 et 1914.<sup>44</sup> Que reste-t-il réellement des contes que l'on dit traditionnels ? Mélangeant, le plus souvent, dans des spectacles, fictions et contes personnels ou de toutes origines, les conteurs actuels et leurs publics n'ont rien à voir avec ce qui a précédé ... mais ils peuvent fabriquer des traditions et de l'authenticité sur la longue durée. En tout cas elle se construit sur les décombres d'une ruralité méprisée ou utopiquement magnifiée, ce qui revient exactement au même.

44. Je reprends des titres de chapitres du livre de Eugen Weber, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale (1870-1914)*, Paris, Payot, 1983